

E S S A I

History of Netherlands vol 7
S U R

L'ARMÉE HOLLANDAISE.

PAR UN COLONEL DE TROUPES
LÉGERES.



À LONDRES,

1793.

. . . non tibi sunt integra lintea,
Non Dii, quos iterum pressa voces malo:
 Quamvis Pontica pinus,
 Sylvæ filia nobilis,
Fades & genus, & nomen inutile.

HOR. LIV. I. Ode. XIV.



INTRODUCTION.

Il suffit d'avoir une ame honnête pour prendre l'intérêt le plus vif aux événemens qu'éprouvent les armes des Puissances alliées. L'échec dont les Hollandais ont été victimes, les 12 & 13 de Septembre dernier, afflige doublement, & parcequ'il prive la cause de l'humanité d'une partie de ses défenseurs, & parcequ'il retarde nécessairement les progrès des opérations générales. La crainte de voir les mêmes troupes en bute à de nouveaux malheurs, & l'envie de les prévenir, s'il est possible, engagent à exposer avec franchise les motifs qui ont amené leur défaite, dont la cause tient à leur essence. Un gouvernement Républicain doit contempler sans effroi la vé-

rité toute nuë. C'est rendre hommage à ses vertus que d'oser la lui présenter dépouillée de ces ornemens imposteurs, sous lesquels le vil intérêt & la basse adulation la déguisent trop souvent.

Les vices qui nuisent aux succès de l'armée Hollandaise ont deux principes : le premier prend sa source dans le caractère de la nation qui communique aux militaires l'empreinte de ses défauts ; le second vient de l'insouciance avec laquelle le gouvernement a toujours envisagé les troupes de terre. Considérées comme un corps inutile ou dangereux, on a absolument négligé ou refusé, de leur donner la force & la consistance qui pouvaient les rendre respectables. Il serait facile de remédier aux abus qui naissent de ce dernier principe, ceux qui proviennent du premier, sont moins aisés à détruire.

INTRODUCTION.

2

Il est évident que les armées suivent les variations que subissent les mœurs des peuples auxquels elles appartiennent. Sous les Consuls, dans les beaux jours de la République, les Légions Romaines étaient sobres, vertueuses & disciplinées; sous les Empereurs elles étaient insolentes, débauchées & factieuses. Sous le règne de Louis XIV. l'armée Française était grande, courageuse & invincible; sous celui de l'anarchie, de la licence & du crime, elle est livrée à tous les excès qui dégradent l'humanité. Il faudrait donc pour déraciner parmi les troupes les défauts qui résultent de l'immoralité nationale, les extirper d'abord du sein de la nation. Ainsi le moyen le plus sûr de donner aux soldats Bataves l'énergie qui leur manque; de les rendre utiles, en élaguant de leur service, ces détails minutieux qui les occupent exclusivement;

d'anéantir l'esprit de parti qui les affaiblit ; serait de faire revivre les vertus ; de diriger vers des objets plus grands cet esprit mercantile qui possède toutes les classes de l'Etat ; de réunir les factions qui agitent la République ; & d'animer tous les citoyens du véritable patriotisme qui les guidait autrefois, mais que l'on méconnaît aujourd'hui, pour courir après un monstre impie, qui usurpant un nom respectable, enfante, au lieu de l'héroïsme dont l'amour vrai de la patrie rend susceptible, cent fois plus de fureurs & de maux qu'il n'en sortit jamais de la boîte de Pandore.

Mais est-il possible de rappeler un peuple à son ancien caractère ? Consultons, pour nous en instruire, les fastes des Nations ? — Voyons, s'il en est une seule qui fournisse un exemple de cette

transition rétrograde ? Non : toutes, comme des individus ordinaires, suivent les progressions de leurs differens âges, & éprouvent les changemens divers auxquels le Moteur de la nature a assujetti les êtres créés.

On sçait que de la vie errante & sauvage qui est celle des sociétés naissantes, elles passent aux arts de première nécessité, dont les progrès augmentent successivement & se perfectionnent, à mesure que la société se civilise. Ces premiers pas vers la civilisation ne s'opèrent que lentement & difficilement. Les facultés de l'esprit se développent ensuite, & par des gradations imperceptibles, on voit éclore les talens enfans de l'industrie, d'où naissent les richesses & avec elles les sciences & les arts agréables, qui entraînent à leur suite le

luxes & les besoins factices, qui produisent à leur tour la corruption, dernière période de l'existence des sociétés & qui annonce leur décadence. Travillée alors par les vices qui sont les maladies du corps social, qui usent & détruisent les ressorts moraux, comme la douleur épuise les corps physiques, la société s'énervé, se dissout, se désorganise, devient la proie des factions intestines, d'un conquérant avide, ou de quelques peuplades barbares qui la dévastent & la subjuguent. Bientôt elle disparaît de la liste des Nations policées, & rentre dans le néant, c'est à-dire dans la barbarie qui environna son berceau. Tous les peuples ne parcourent pas ces différentes époques dans le même laps de temps. Mille causes précipitent ou retardent ces âges divers. Plusieurs sociétés sont renversées dès

leur principe, d'autres plus tard, quantité ne parviennent jamais à leur maturité. quelques unes s'élèvent d'abord avec rapidité, & s'arrêtent ensuite: mais il n'est pas d'exemple qu'une seule ait rétrogradé, & soit retournée du siècle de la dépravation, à celui de l'énergie & de la splendeur qui le précède ordinairement.

Un Gouvernement sage peut prévoir l'instant de la décadence de l'Empire; il peut quelque tems reculer sa destruction, comme un médecin peut prolonger la vie d'un malade: Mais malheureusement les maux des sociétés portent avec eux la contagion, & le gouvernement forcé tôt ou tard de participer à la corruption, se trouve entraîné sans résistance dans la chute universelle: ou bien la faiblesse qui le caractérise

toujours alors , rend impuissans les efforts qu'il fait pour éviter la ruine de l'Etat.

La République des sept Provinces Unies n'est pas parvenue à ce degré de perversité avant-coureur de la fin des Empires: elle a encore un espace immense à parcourir pour y arriver: mais elle pourrait être moissonnée avant ce terme, si elle ne prend des mesures vigoureuses, afin de s'opposer aux ennemis qui la minent au dedans; & à ceux qui tenteraient de l'attaquer au dehors; & puisqu'il n'est pas possible d'arrêter la marche progressive de la nature, qui conduit tous les êtres, physiques ou moraux, individuellement ou collectivement pris, à leur dissolution: puisqu'il est contre l'ordre du destin, de ramener un peuple au point qu'il a une fois franchi; c'est à la sa-

gesse du gouvernement à diminuer l'influence des maux présens; à prolonger l'existence actuelle de cette république; & à veiller à sa conservation, en formant une armée dont la discipline exacte, soit capable d'atténuer la force des vices qui puisent leur source dans le caractère national; & dont la formation, militairement combinée, fasse disparaître ceux qui nuisent à son organisation physique. Alors les troupes obtiendront l'ensemble & la solidité qui leur sont nécessaires, soit pour faire la guerre chez l'étranger, soit pour défendre leurs foyers.

Un soldat possède rarement les qualités qu'exige la profession d'auteur. Je suis aussi très éloigné de me supposer les talens qui annoncent l'écrivain distingué: mais comme le but de mon

ouvrage est moins de plaire que de convaincre, & que l'agréable alors doit céder à l'utile; je réclame l'indulgence du lecteur. J'aurai beaucoup gagné si j'ai pu faire oublier l'arrangement & l'harmonie des mots, en fixant l'attention sur les choses: mais je n'aurai plus rien à désirer, quelque soit l'opinion dont mon stile soit jugé digne, si je parviens à persuader au gouvernement Hollandais, qu'il est de son intérêt le plus pressant, d'introduire dans l'armée des changemens essentiels, (dont plusieurs peuvent être effectués sur le champ,) & qui doivent lui imprimer la force & l'activité qui lui sont indispensables pour agir. Si par ce moyen, j'évite à cette armée une seule défaite, & aux alliés le plus léger retard dans leurs opérations, je me croirai parfaitement heureux.

E S S A I

S U R

L'ARMÉE HOLLANDAISE.

„**L'**ARMÉE Hollandaïse,“ (publie la Renommée,) „vient d'effuyer un échec considérable; plusieurs milliers de soldats ont perdu la vie; le reste en désordre a pris la fuite, laissant au pouvoir de l'ennemi le pays qu'elle couvrait; une partie de l'artillerie & des bagages est devenuë la proie du vainqueur.”

Sans entrer dans le détail des causes secondes qui ont concouru à cet événement funeste, j'avouerai avec sincérité, qu'il afflige mon cœur sans étonner mon esprit. Une prévoyance fatale, fondée sur la connaissance intime que j'ai de l'organisation de cette armée, me faisait envisager comme inévitable le sort qu'elle vient d'éprouver. La même conviction me contraint à pré-

dire encore, que ce premier malheur dont je vais développer l'origine, ne fera pas longtems le seul à déplorer, si l'on ne remédie, sans délais, aux abus qui l'ont provoqué.

Loin de moi l'idée de dénigrer un corps composé d'individus respectables, l'armée d'une grande Puissance, mais je crois bien mériter de l'Etat à qui cette armée appartient, en désignant les motifs qui ont occasionné sa défaite, & qui entraîneront son annihilation totale, si on les laisse subsister. Quel intérêt ne doit pas inspirer un Peuple, autrefois si fertile en héros, qui a rendu habitable à force de soins, de patience, de travail & de courage, une terre que la nature ne destina jamais à être couverte d'hommes? Un Peuple qui, de la pauvreté, s'est élevé par son industrie, & son commerce dans les deux mondes, à un tel degré de splendeur & de richesse, qu'il influë, du fond de ses marais, sur les destins de l'Europe? Mais plus il excite d'intérêt, & plus on doit tacher de lui faire appercevoir, que cette source de prospérité & de grandeur, peut s'écouler plus facilement qu'elle n'a été ac-

quise, si l'on manque des forces nécessaires pour la conserver. Parmi les moyens de force, un des principaux sans doute est l'armée; c'est elle qui défend l'état au dehors, le protège au dedans, & rend nuls les efforts de cette secte impie & sacrilège, qui depuis plusieurs années, a entrepris de bouleverser le monde, & a établi un de ses foyers les plus destructeurs au sein de cette République.

Parmi les causes qui condamnent, pendant la guerre, l'armée Hollandaise à une nullité décidée, & qui dans tous les tems l'assujettissent à des inconvéniens sans nombre, j'en distinguerai de deux espèces; les unes attaquent son organisation morale; les autres son organisation physique.

Dans la première de ces classes il faut compter d'abord l'inexpérience, fruit d'une très longue paix. A peine les plus anciens Généraux ont-ils fait une seule campagne; encore était-ce dans un âge si peu avancé, dans un grade si subalterne, qu'il ne leur reste qu'une idée confuse & infructueuse de ce qu'ils ont vu

alors. Chez les nations belliqueuses on remplit quelquefois l'intervalle entre les guerres, par des camps de plaifance qui en font l'image. Dans ces camps on accoutume le foldat à la fatigue & au travail; on lui enseigne à se former des retranchemens, à les défendre; on fait prendre aux troupes des positions, on les habitue à en changer; on établit le simulacre des batailles, on fait ufage de ruses; on place des embuscades, on apprend à les éviter; on attaque à l'improviste, on se retire avec ordre; on enseigne la manière de mettre en sûreté l'artillerie & les bagages; de protéger un convoi, de le faire parquer &c.; on y déploye enfin l'art militaire dans son étendue. Mais en Hollande la parcimonie interdit cet ufage qui nécessiterait des frais; & l'on se contente tous les ans de faire exercer pendant six semaines chaque Régiment, dont la force est à peu près celle d'une division Autrichienne. Quel exercice fait-on faire alors? Le maniment d'armes, & quelques évolutions de détail que l'on regarde comme le *nec plus ultra* de l'art, & qui dans le fait en font à peine les élémens. Joignez à cela une théorie minutieuse

sur le service des places, & vous aurés l'abregé de toutes les connoissances de l'armée Hollandaise.

Je sçais qu'il est des officiers au service de la République, dont le mérite & les talens sont dignes d'être distingués: je leur rends la justice qui leur est due: au reste je déclare que mes observations n'ont rien de particulier, & ne se rapportent qu'à la masse générale de l'armée.

Le point d'honneur, cet heureux préjugé, si l'on veut même cette respectable chimère, qui transforme en héros des hommes ordinaires, qui les électrise, qui les fait voler au danger & mépriser la mort; le point d'honneur, dis-je, sans doute moins d'activité, moins d'empire, moins d'aliment, dans une République commerçante, que dans un état monarchique: dans le premier de ces gouvernemens, un marchand, un artisan, un portefaix même, se croit au dessus du guerrier qu'il foudroye. Cette opinion est peut-être indestructible, mais il serait possible de l'affaiblir, ou au moins d'en dédommager l'ar-

mée jusqu'à un certain point ; (si l'on peut néanmoins remplacer la plus brillante des illusions ;) en compensant du côté de l'intérêt ce qui manque en avantages honorifiques. Mais il n'en est rien , & les troupes Hollandaises sont les plus mal payées de l'Europe , si l'on considère surtout la cherté du pays qu'elles habitent. C'est à une économie inconnue au reste de la terre qu'il était réservé de créer , pour la solde de l'armée , des années de huit mois , des mois de quarante-deux jours , & d'imaginer jusqu'à des *années maigres* , comme si les autres étaient trop grasses , & qu'il fut nécessaire d'expier de tems à autre l'excès du luxe qu'elles procurent. On dit que cette économie a porté ses effets jusqu'au sein des camps , & que l'officier Hollandais , même l'officier supérieur , est forcé d'aller à pied faute de fourrage pour nourrir ses chevaux , qu'il existe à peine des voitures pour le transport des bagages *. Quel découragement ne doit pas

* Il est une partie essentielle à la conservation des troupes , celle des approvisionnemens : cette partie est administrée de la manière la plus vicieuse dans l'armée Hol-

s'emparer d'une telle armée , lorsque manquant de tout, elle voit celles qui défendent la même cause, jouissant des avantages que l'on peut désirer dans un camp ?

Cependant, tandis que cette armée active est exposée aux périls, aux horreurs de la guerre, & souffre malgré cela des privations sensibles, il en est une autre inactive, au sein de la République, composée d'une foule d'officiers pensionnés, tous presqu'en état de servir, & dépendant dans l'oisiveté une retraite considérable, si on la compare aux appointemens de l'armée active; retraite souvent gagnée par quelques mois de service. Quelle prodigalité répandue à côté de la lésine ! Pourquoi ne pas éteindre les pensions, en remplaçant les officiers pensionnés suivant leur grade ? Pourquoi ne pas employer ensuite ces pensions à procurer une plus grande aisance aux troupes ? Cette idée se présente si na-

landaise : cependant après l'art de bien conduire des soldats, celui de les approvisionner comme il faut, est le plus indispensable.

turellement qu'il est impossible d'imaginer qu'elle ait échappé au génie calculateur du gouvernement.

Que l'on joigne à ce que nous avons dit plus haut la vénalité des emplois, plusieurs fois proférée & toujours existante; & l'on aura une source nouvelle de découragement & d'ignorance. De jeunes gens aisés portés à la tête des compagnies, croient que leur argent doit leur tenir lieu de connaissances; de vieux officiers condamnés à végéter dans les emplois subalternes, pensent en sçavoir trop, pour le cercle étroit qu'ils ont à parcourir.

La multiplicité des hauts grades éteint encore l'émulation & propage le découragement, par les raisons que nous allons détailler. Que l'on jete un coup-d'œil sur la quantité de Généraux & d'Officiers supérieurs dont fourmille l'armée, & l'on verra qu'à chaque régiment de cinq à six cents hommes, sont attachés un & quelquefois plusieurs Officiers-généraux, des Colonels, des Lieutenants-Colonels, des Majors plus qu'il n'en faudrait pour commander quatre mille hommes. Tous ces Officiers-géné-

raux & supérieurs sont propriétaires de compagnies, à la tête desquelles on ne voit que des Capitaines-Lieutenants qui n'ont qu'une espérance incertaine & éloignée de devenir propriétaires à leur tour. De là vient que presque aucun officier ne jouit des appointemens de son grade, quoique médiocres. Plusieurs Généraux n'ont que le produit de leur compagnie; il y a des Officiers supérieurs qui n'ont pas de compagnie; quantité de Capitaines sont réduits aux appointemens de Lieutenants, des Lieutenants à ceux d'Enseignes, des Enseignes à la solde de Cadets. Un tel arrangement paraîtrait impossible, s'il n'étoit absolument incontestable, & universellement connu. Mais l'armée Hollandaise semble avoir été abandonnée à l'arbitraire, & il paraît qu'on a plutôt eu en vue sa dissolution que son organisation, à en juger par les vices monstrueux qui gagnent son existence.

Il est peut-être difficile d'éloigner les inconvéniens qui se sont introduits dans la formation des troupes, eût égard au système du gouvernement qui gêne la marche des affaires, & empêche le Chef de

l'armée de remédier aux abus qu'il apperçoit, en paralysant à chaque pas son autorité, par les entraves qu'y mettent une foule de formes, que l'économie, la volonté, les différens intérêts, les opinions opposées, l'esprit de parti prolongent & éternisent à leur gré. Mais la discussion de ces objets qui ont rapport à l'essence du gouvernement, passent les bornes que je me suis prescrites; mon but étant seulement de démontrer, que l'armée Hollandaise, organisée comme elle l'est actuellement, ne peut être pour la guerre que d'un faible usage.

Je crois avoir déjà fait toucher au doigt, trois vices bien dangereux pour un corps obligé d'agir en campagne; l'ignorance, le défaut d'émulation, & la pénurie des moyens: Il en est un autre qui tient à ce dernier; c'est la tension continuelle à laquelle est assujetti l'esprit des propriétaires de compagnie, pour trouver la possibilité d'entretenir leurs soldats avec les fonds destinés à cet objet; & pour que leur propre revenu ne soit pas absorbé par les dépenses que des événemens assez communs leur imposent.

souvent : ainsi une économie presque sordide préside infailliblement aux plus légers détails de l'entretien : le génie du guerrier cede à l'esprit mercantile , & l'officier qui ne devrait songer qu'à la gloire , est obligé de s'occuper sans cesse , de la conservation de sa fortune , que la moindre désertion , la perte de quelques bagages , les malheurs les plus ordinaires compromettent : Dès lors l'esprit de l'officier toujours alarmé ou accablé par ces minuties se rétrécit , & devient incapable de s'occuper d'une profession qui demande de l'énergie & de la grandeur d'ame.

Ce n'est pas que je voulusse oter aux capitaines la propriété de leur compagnie , je crois cette disposition au contraire très bonne , pour établir un rapport plus intime entre l'officier & le soldat : mais je voudrais que les charges & les bénéfices de cette propriété fussent distribués de manière , à ne pas forcer le capitaine à trembler pour ses intérêts , & à être continuellement occupé à calculer les moyens d'augmenter son revenû , ou d'éviter sa ruine.

Une des causes les plus destructives de l'harmonie & de l'union, sans lesquelles une armée ne peut être comptée pour telle, est l'esprit de parti. Il est triste d'être forcé de convenir que les troupes nationales sont livrées à cette épidémie. Dans presque tous les Régimens il existe deux factions ; l'une attachée au système du gouvernement actuel & à la maison d'Orange ; l'autre au parti révolutionnaire : quelques corps sont presqu'entièrement livrés à celui-ci, & les efforts que l'on a fait depuis 1787. pour déraciner cette opinion dangereuse, ont été si faibles, ou si mal combinés, que loin d'extirper cette funeste maladie, ils ont peut-être encore contribué à doubler son activité. Qu'espérer d'une armée dont une partie fait intérieurement cause commune avec l'ennemi, ne s'oppose que faiblement & à regret à ses entreprises, jouit dans l'ame de ses triomphes, ne compte pour véritables adversaires que ses compagnons d'armes qui ne partagent pas son sentiment, & regarde, comme autant de succès, la défaite de ses propres concitoyens ?

Voilà les vices capitaux qui m'ont paru attaquer l'organisation intérieure des troupes Hollandaises. Je vais montrer ceux qui doivent nécessairement nuire à leur existence physique, & apporter à leurs succès en campagne les plus grands obstacles.

Considérons d'abord l'infanterie qui constitue ordinairement la force principale des armées. Une poignée d'hommes compose un bataillon qui se subdivise ensuite en compagnies si faibles, qu'elles échappent presque à l'œil, s'il est permis de s'expliquer ainsi. Otés d'une de ces compagnies, les gens de garde, ceux en détachement, ceux employés aux équipages, les hommes occupés aux travaux, les blessés, les malades, & cette compagnie va être réduite à zéro. L'ennemi paraît, on se forme, & pour lui résister, au lieu d'un bataillon, à peine assemble-t-on l'équivalent d'une demi-compagnie, d'après les proportions ordinaires. Cependant pour commander cette poignée de soldats, il se trouve une foule d'officiers de tous grades, qui doivent plus embarrasser que servir aux manœuvres; &

qui sont forcés de s'exposer, sans utilité, au feu de l'ennemi. Voilà la cause des pertes extraordinaires en officiers que souffre cette armée, pour peu qu'elle soit obligée d'en venir aux mains.

On me dira qu'en réunissant plusieurs bataillons on parvient à avoir la même masse de résistance que donnerait un seul bataillon d'une force ordinaire & égal en nombre.

Je répondrai que cela peut être spécieux à l'œil du calculateur, mais non à celui du tacticien; ces divers bataillons, surtout dans un pays où les rassemblemens n'ont jamais lieu, ne peuvent avoir l'ensemble, la précision, que l'on a droit d'attendre d'un corps isolé qui connoit la voix de son chef, & qui est accoutumé à lui obéir. Voyés, par exemple, un Cyclope faire gémir l'enclume sous son énorme marteau, que l'on remette ensuite ce même marteau entre les mains d'une foule d'enfans & de débiles vieillards; leurs forces unies égalent celle du forgeron; cependant, l'enclume ne répond pas à leurs coups

avec l'uniformité & la violence , que le premier bras sçavait en obtenir.

C'est une vérité constante démontrée par l'expérience de tous les siècles , que ce n'est pas la quantité mais l'ensemble qui forme les armées. Un amas immense d'hommes & de chevaux sans ordre , ne compose qu'un vil troupeau que la première force bien disciplinée , quoiqu'inférieure en nombre , va disperser ; comme la Phalange Macédonienne fit évanouir les innombrables effaims de soldats dont le Roi de Perse surchargeait la terre.

Si donc un amas incalculable d'hommes non organisés , mais dont le rassemblement au moins , a le droit de présenter à l'imagination un tableau imposant , a toujours été dispersé par des corps inférieurs en nombre , mais auxquels l'ordre préfidait. Que doit-on espérer d'une armée faible qui joint à sa faiblesse réelle le défaut d'instruction ? Telle est l'armée Hollandaise dont les particules ne peuvent s'amalgamer faute de proportion & d'ensemble. Dispersées elles n'osent

rien, parcequ'elles sont trop faibles; réunies elles sont incohérentes, & dans tous les cas par conséquent, elles sont nulles.

On peut attribuer à la Cavalerie une partie de ce que l'on vient de dire de l'Infanterie. Cependant il faut convenir qu'à l'œil cette Cavalerie est superbe: les chevaux qui constituent la force de cette arme sont tenus dans le meilleur état possible, les hommes sont d'une espèce choisie, la propreté & la richesse de l'équipement frappent agréablement la vue: au premier aspect enfin, la Cavalerie Hollandaise plaira toujours. Il faut la détailler pour faire évanouir le charme que produit le premier instant.

Les chevaux en général sont d'une taille démesurée, surtout pour ce qu'on nomme les *Dragons*, ce qui suppose une Cavalerie légère. Outre leur pesanteur naturelle, ces chevaux sont entretenus dans un embonpoint qui rend nécessairement leurs mouvemens lourds & difficiles. Si l'on considère d'ailleurs que cet embonpoint est le fruit du repos & presque toujours du

verd, auxquels ces animaux sont condamnés une partie de l'année par l'économie des capitaines; l'idée de force que leur taille avait fait naître s'évanouira; & l'on concevra facilement, qu'un service ordinaire de campagne doit détruire en peu de tems & l'embonpoint & les moyens de ces chevaux, de façon à les mettre hors d'état de servir; & cela par trois raisons bien simples que nous venons de détailler; la première, parce qu'ils sont trop pésants; la seconde, parce qu'habitues à croupir dans le repos, la moindre fatigue leur devient insupportable; la troisième, parceque leur chair n'est pas le fruit d'une nourriture solide, mais de l'herbe dont on les entretient une partie de l'année, & personne n'ignore que cette espèce de fourrage donne, à la vérité, du corps aux chevaux, mais ne leur communique aucune vigueur.

Lorsqu'une fois il est démontré que le cheval manque de moyens, il ne reste plus qu'à regretter de voir la plus belle espèce d'hommes possible, abandonnée à la nullité ou à la destruction; je vais plus loin, quand même les che-

vaux auraient la force qu'annonce leur taille, je regarderais, dans cette hypothèse même, la Cavalerie Hollandaise encore, comme d'un faible usage, dans une guerre où il y aura en général peu de masses à renverser; mais des coups de main à tenter, des ennemis à harceler, des fuyards à poursuivre, des patrouilles, des découvertes, des reconnaissances à faire, des communications à conserver, & dans peu de tems la sûreté à établir dans une étendue immense de terrain; opérations qui toutes exigent des chevaux lestes, souples, vigoureux, en un mot ce que l'on comprend sous le nom de Cavalerie légère, quelque soit ensuite la dénomination particulière, sous laquelle on en désigne les différentes sortes. Il faut convenir cependant, qu'il n'est aucun corps au service de la République, si l'on en excepte quatre ou cinq compagnies de Houffards, qui soit capable de faire le service que je viens d'indiquer. Je n'ai donc fait qu'avancer une vérité constante, en disant que la Cavalerie Hollandaise, en la supposant même aussi bonne qu'elle est brillante au premier coup-d'œil, ce que je suis bien éloigné de penser, serait alors presque inutile dans la guerre présente.

Ce qui m'étonne davantage en comparant cette arme & la nature du terrain pour la défense duquel elle a été créée, c'est de voir si peu de rapport entre l'une & l'autre. On ne conçoit pas ce qui a pû faire imaginer de former une Cavalerie aussi pesante, qui requiert pour agir une grande étendue, des plaines immenses, & cela pour servir au sein d'un pays marécageux, & dans lequel il y a peu d'endroits où un escadron, quoique très faible, puisse se déployer. Pourquoi même tant de chevaux dans un espace qui pour sa défense propre n'en demande point. Dans les armées bien organisées, la proportion reconnue nécessaire entre les troupes à cheval & celles à pied, est, pour les pays de plaine, d'un à trois; pour les lieux plus coupés, la proportion d'un à quatre suffit: en Hollande, un huitième de Cavalerie serait assez pour établir les communications, tenir l'ordre, faire les découvertes & les patrouilles, uniques objets auxquels on la peut employer. Elle devrait pour cet effet être toute entière montée légèrement: alors on remplirait le but d'économie auquel on s'efforce tant de parvenir; & de la sup-

pression de cette Cavalerie lourde & qui n'offre aucune utilité, on trouverait des ressources pour former une Infanterie respectable, en état de protéger la défense des places fortes, & de répondre de la tranquillité de la République. Ce projet semble d'autant plus praticable que la politique du gouvernement l'a toujours porté à éviter les guerres étrangères qui ne conviennent nullement, à sa position, à sa constitution, ni à son commerce : & certes ce n'est que le concours des circonstances qui l'a forcé à renoncer à son système & à prendre une part active à la guerre actuelle ; mais le moyen de n'en plus craindre désormais, c'est de s'y préparer, en assurant sa conservation intérieure, & en se mettant à même d'opposer aux ennemis qui voudraient envahir la République des barrières insurmontables. Par malheur lorsque l'on approfondit les événemens auxquels cet état a été en butte depuis longtems, on est obligé d'avouer, que pour maintenir son repos, il a moins consulté sa prudence que sa faiblesse ; & que si quelquefois il a acheté la paix, en prodiguant ses trésors, ces sacrifices ont moins été le résultat

de la combinaison & de la sagesse, que de la crainte, & surtout de la conviction intime de l'impuissance de ses forces.

L'Artillerie cette branche si intéressante de l'art militaire, qui, depuis qu'elle est découverte, en a même changé le système; à la quelle l'artifice & la nature opposent envain des remparts; à qui tout cède nécessairement & incontestablement; sans laquelle ce phantôme de République Française n'existerait peut-être déjà plus; l'Artillerie enfin, qui mérite une application suivie dans tous ses détails, est très négligée en Hollande, où elle est néanmoins d'une nécessité absolue, pour la défense des places fortes, dont elle est l'appui le plus redoutable. Il est surprenant qu'une partie si importante, ait fait aussi peu de progrès. La plupart des inventions qui ont contribué à la perfection de cette science depuis sa création, ont été perdues pour l'Artillerie Batave. La rectitude des formes, la justesse des proportions, qui, par leur scrupuleuse exactitude, assurent à cette arme tout l'effet dont elle est susceptible, ne sont pas à beau-

coup près portés en Hollande à ce degré de précision que l'expérience a indiqué aux nations qui se sont occupées à en chercher les résultats les plus parfaits. On ne peut s'étonner assez qu'un pays si riche, n'ait pas seulement donné son attention à la seule connaissance qui pourrait, en cas de besoin, retarder sa perte, peut-être l'éloigner entièrement.

Le Génie, quoiqu'il occupe le dernier rang dans la hiérarchie de l'armée, est cependant, à ce qu'il paraît, cultivé avec soin; au moins doit-on se le persuader, en jetant les yeux sur ces forteresses sans nombre dont la Hollande est hérissée, & dont les ouvrages sont assez bien entretenus. D'ailleurs Coëhoorn qui a enrichi de nouvelles découvertes la partie qu'il exerçait avec tant de distinction; Dumoulin dont le nom est encore tout récent & qui a mérité une réputation avantageuse, ont probablement laissé des élèves dignes de pareils maîtres; & leurs talens ne peuvent pas être perdus dans un laps de tems aussi court.

Ce n'était pas encore assez d'avoir hasardé le fort d'une armée aussi désastreusement organisée, en lui faisant prendre une part active à la guerre; on a osé même l'abandonner sans troupes légères, qui lui étaient cependant indispensables, tant pour le service des postes avancés, que pour la mettre à l'abri des surprises, & la préserver des fatigues inséparables d'une armée de ligne obligée de se garder elle même; fatigues qui épuisent & consomment inutilement ses forces. Trois à quatre cens Houffards autant de Chasseurs, composent la totalité des troupes légères de la République: voilà ce qui doit veiller au repos d'un corps de vingt mille hommes; & quand on imagine que ce corps, en face d'un ennemi cruel & entreprenant, qu'il sçait être le seul qu'il peut attaquer impunément, existe encore; on est tenté de croire aux prodiges.

Depuis l'époque où l'art de la guerre est parvenu au point de supériorité où nous le voyons aujourd'hui; on a senti qu'une armée de ligne devait être ménagée pour les grands événemens: on a compris qu'il était impossible d'obtenir d'un

colosse des mouvemens souples, fréquens & rapides : aussi les Généraux expérimentés ont-ils soin de n'exiger de la masse de leur armée, que ceux qui sont indispensables pour ne la pas exposer. Mais en même tems pour qu'elle ne soit pas surprise & attaquée à l'improviste, on l'environne de troupes légères, au milieu des quelles elle peut reposer sans crainte. Ces troupes presque toujours levées à la hâte, armées, montées, habillées lestement, doivent être commandées par des officiers actifs & intelligens. L'aifance fruit de leur position avancée ; une liberté plus grande que celle des régimens de ligne ; l'agrément de leur service, en effet beaucoup moins dangereux qu'il ne le paraît au premier abord ; le peu de conséquence qu'entraîne leur perte si facile à réparer, tout enfin rend ces troupes peu onéreuses à l'état, tandis néanmoins qu'elles lui sont infiniment utiles, puisque ce sont elles qui sont chargées de garder l'armée à laquelle elles appartiennent, en même tems qu'elles doivent harceler & fatiguer l'ennemi. Cet appercû de leur destination peut faire sentir les périls auxquels on est exposé en campagne, lors-

qu'on manque d'un secours aussi essentiel. Je crois, sans contredit, qu'une des causes de la supériorité des Autrichiens, vient de ce qu'ils sont environnés d'une grande quantité de ces corps légers qui sont d'autant meilleurs que leur service tient au caractère des nations qu'on y emploie. Le cabinet de Vienne est si convaincu de la nécessité d'en avoir un grand nombre, qu'à chaque guerre nouvelle, on en forme d'étrangers, malgré les nationaux employés à ce service.

Ci-devant les Hollandais étaient aussi dans l'usage de créer des corps nouveaux aux moindres apparences de guerre. Alors la Haye fourmillait d'hommes à spéculations, souvent d'aventuriers qui venaient proposer des levées, batiffaient des plans ridicules, & faisaient des promesses extravagantes, capables de rebuter un peuple qui réfléchit, & qui plusieurs fois déjà avait été dupe de sa crédulité. En 1785. lors des prétentions de l'Empereur au sujet de l'Escaut, on vit éclore une foule de ces projets, parmi lesquels on adopta ceux qui parurent les plus sen-

sés , & qui furent présentés par des gens connus , & sur lesquels on crût pouvoir se fier. Cependant ces levées n'eurent pas en général le succès qu'on en attendait. Bientôt la paix se conclut , & aux dépenses énormes que ces troupes avaient occasionnées pour leur création , on fût obligé d'ajouter les pensions de réforme que la République a coutume d'accorder aux officiers qui l'ont servie. Tout cela était onéreux sans doute ; mais ce qui indisposa le gouvernement davantage , contre les corps de formation nouvelle , fut l'usage auquel un des Chefs * employa le sien ; non-seulement il eût l'adresse de le faire conserver au service d'une seule province , en dépit du pacte fédératif ; mais usant de l'ascendant que lui procurait le commandement d'une troupe considérable , sur le devoûement de laquelle il pouvait compter ; il donna carrière à son ambition , & profitant de l'esprit de parti , du mécontentement , de la fermentation qui couvaient depuis longtems , & qu'il eût le talent

* Le Rhingrave de Salm.

de faire éclater à propos, il mit l'état à deux doigts de sa perte, & sans doute, il aurait consommé la ruine du gouvernement, s'il avait été guerrier aussi intrépide, qu'il était intrigant adroit, & s'il avait eû l'art de manier l'épée, comme il avait celui d'échauffer les esprits.

Il est certain que de pareils événemens étaient faits pour engager le gouvernement à prendre des précautions sages, dans la levée des troupes légères que les circonstances actuelles demandaient impérieusement: mais n'oser absolument faire aucune espèce de formation; compromettre par là l'honneur, l'existence même de l'armée; n'est ce pas proscrire les médecines les plus salutaires, parceque prises sans mesure ou sans précaution, elles font souvent l'effet des poisons les plus subtils.

Quoiqu'il en soit, il résulte de tout ce que nous avons dit, que l'armée Hollandaise est absolument négligée, que son organisation est vicieuse, qu'elle est dans l'impossibilité de faire la guerre, & que l'exposer à agir contre un ennemi

quelconque, c'est la dévouer à la dissolution, & la mettre peut-être dans le cas, d'être plus nuisible qu'utile aux opérations générales.

On fera probablement surpris, en comparant l'armée de terre à l'armée navale, de voir celle-ci mieux constituée; ne craignant de se mesurer avec aucune des Puissances maritimes; comptant au nombre des Amiraux qui l'ont commandée des hommes d'un mérite transcendant, qui lui ont obtenu des triomphes éclatans, quelquefois à forces inégales, & qui sur toutes les Mers ont fait respecter le pavillon de la République.

Nous allons tâcher d'assigner les causes de cette différence. Premièrement, la position de cet état force ses habitans à se familiariser avec l'élément qui les environne, & leur donne en naissant du goût & de l'aptitude pour la mer. Secondement, la nécessité ayant contraint cette Puissance à se créer une Marine pour étendre son commerce, elle est obligée de la conserver & de l'encourager, afin de soutenir, protéger & augmenter, s'il est possible, ses établissemens:

tandis qu'elle a toujours eû une répugnance marquée pour toute idée de conquête par terre , qui ne pouvait que nuire à ses intérêts & mettre des entraves à ce commerce, source des richesses qu'elle a amassées. Voilà en deux mots les motifs qui ont contribué à élever la Marine & à abaisser les troupes de terre , que l'on a sans cesse regardées comme inutiles à la prospérité de l'état, dangereuses peut-être entre les mains d'un Stathouder ambitieux , qui aurait pû s'en servir à augmenter son autorité , & à détruire la liberté & les privileges pour lesquelles cette République a si longtems combattu. Cherchons à démontrer la fausseté & même l'inconséquence d'une partie de ce système.

Que la République des sept Provinces-Unies ait dû renoncer à tout projet de conquête en Europe ; qu'elle puisse même plutôt encore, restreindre son étendue que l'augmenter ; c'est ce dont on doit convenir , lorsqu'on connaît sa position. La nature semble avoir posé, de sa main, les bornes de son territoire. D'ailleurs toute idée d'agrandissement est destructive du système

commercial qu'elle s'est imposé, qu'elle a constamment suivi, auquel elle doit sa grandeur, & dont il ferait funeste pour elle de s'écarter. Mais comment n'a-t-elle pas conçu qu'il fallait au moins, en renonçant à s'agrandir, songer à se défendre des invasions étrangères? Veiller à conserver ses possessions; à établir le repos & la tranquillité de son intérieur penser; que ses richesses seraient nécessairement un objet de convoitise; & qu'un Prince étranger ambitieux, ou un chef de parti adroit & entreprenant pourraient, dans quelques mois, envahir ces trésors que plusieurs siècles avaient à peine suffi à accumuler: s'appercevoir enfin, que faute de forces pour se soutenir, si elle ne devenait pas la proie d'une seule Puissance, eût égard au plan politique de l'Europe, (que le moindre ébranlement peut changer,) elle s'exposait à être le jouet de toutes, qui disposant à leur gré de ses trésors, les feraient servir à payer les frais des guerres qu'elles auraient entre elles, à réparer leurs finances, & souvent à exécuter des projets contraires à son avantage, & à ses vûes.

Rien n'était plus facile néanmoins que d'éviter de jouer un rôle aussi avilissant pour l'honneur d'un peuple qui ne sauroit jamais se rappeler la valeur & les vertus de ses ancêtres, & jeter ensuite un coup d'œil sur sa position actuelle, sans être dégradé à ses propres yeux, par la différence que fait naître la comparaison. Cependant sa situation est bien plus heureuse que n'était la leur. Ils avaient à résister à un souverain dont les possessions étaient immenses & par conséquent les armées innombrables; ils n'avaient pour y réussir que leur propre force & leur courage; ils ont dû tout acquérir; leurs descendans au contraire n'ont qu'à conserver; & pour le faire, ils joignent à leurs moyens naturels, des trésors avec lesquels, lorsqu'on les employe à propos, on se procure des ressources sans nombre; mais il ne faut ni les prodiguer sans mesure, lorsque le péril presse, ni les épargner fardidement lorsqu'il cesse d'être instant: c'est montrer une faiblesse, & en même tems une parcimonie indignes du caractère d'une grande nation.

Le territoire de la République inexpugnable par sa nature, est encore fortifié par les ouvrages de l'art. Il ne manque pour le mettre à l'abri des invasions, que des bras qui puissent défendre les forteresses qui le protègent, le passage de ces fleuves fréquens & rapides qui le coupent en tout sens, ces digues étroites, seuls moyens de communication qui existent dans son intérieur, & sur lesquelles cent hommes peuvent s'opposer à mille. Que faut-il pour opérer ces effets ? des hommes & des canons. Quarante mille fantassins bien disciplinés, des officiers instruits, un Général habile, une Artillerie formidable ; voilà la masse de résistance nécessaire à la République, pour braver les efforts du plus grand Potentat ; tandis que dans la position actuelle, n'ayant pour repousser ses ennemis qu'un simulacre d'armée ; son sein est ouvert au premier ambitieux qui voudra le déchirer. Que l'on soit bien persuadé au reste, que ce ne sont pas les troupes bien organisées qui sont à craindre au dedans ; ce sont au contraire celles qui sont livrées à l'indiscipline, à la licence, à l'esprit de parti, dont on a

à redouter l'insubordination, l'effervescence & surtout la corruption.

Portons nous à deux époques où la République a vû de pres l'instant de sa destruction, & par ces deux exemples, qui doivent la faire trembler, lorsqu'elle jette un coup d'œil rétrograde, sur les dangers qui l'environnaient alors; tachons de la convaincre que la fortune qui a veillé à son salut pourrait l'abandonner; & qu'un événement nouveau peut entraîner sa chute, qu'elle n'évitera, qu'en prenant des mesures sages & fermes pour arrêter les entreprises étrangères & celles de l'intérieur plus terribles que les premières.

En 1787. Quel sort eût été celui de la République, lorsque le parti connu sous le nom de *patriote*, maitrisait les villes les plus opulentes; lorsqu'il possédait une armée qui eût été importante, si elle eût eû des guerriers pour la commander, & qui fût devenue formidable, si elle eut été soutenue par les soldats de cette Puissance qui expie d'une manière si sanglante, l'er-

reur politique à laquelle elle s'est livrée, en accordant ses secours aux insurgens de l'Amérique Septentrionale, & sa protection aux Hollandais rebelles? Quel eût été, disje, la profondeur du précipice dans lequel cette République allait être engloutie, sans l'apparition de l'armée Prussienne? Quel eût été même, malgré cela, son sort, si le parti dominant eût eu le courage & l'énergie de s'opposer à l'invasion la plus hardie que l'on conçût jamais? mais il faut en convenir, la faiblesse était égale des deux côtés; & cette même faiblesse qui avait conduit l'état à deux doigts de sa perte, l'en tira au moment où elle paraissait inévitable; par la terreur qu'inspira aux Démocrates le seul nom Prussien.

Passons à une époque plus récente & plus critique. Voyons Dumouriez maître du Brabant, appelé, à grands cris, au sein de la Hollande, par le parti que nous avons cité plus haut. Quel moyen avait-on pour éloigner cette armée victorieuse, qui avait vû se retirer devant elle, les premiers soldats du monde? si cet homme à qui l'on accorde du génie, mais qui n'a que de l'au-

dace, qui peut avoir quelque capacité, mais qui n'a sûrement ni prudence ni discernement; si ce Général, moins enyvré de ses succès eût sçu en profiter; il envahissait la Hollande, enlevait ses trésors qu'il faisait servir ensuite à des projets inhumains. On ne peut calculer les conséquences de cette conquête dont Dumouriez pouvait tirer, soit pour lui personnellement, soit pour son parti, les plus grands avantages: & quelques légères qu'eussent pû être ces conséquences, elles ne tendaient à rien moins qu'à la ruine entière du pays, en le rendant pendant un tems incalculable le théâtre de la guerre; & en retardant de plusieurs années le rétablissement de l'ordre en France, & même en Europe.

Enfin ces malheurs effrayans sur lesquels on cherchait à s'aveugler alors, n'ont-ils pas été sur le point de se réaliser quelques mois plus tard? Dumouriez n'avait-il pas déjà conquis, sans coup férir, plusieurs places fortes? Willemstadt seul résiste, mais bientôt cette forteresse obligée de se rendre, allait lui faciliter le passage des eaux qui le séparaient de la

Hollande, où il était désiré & attendu, & où il aurait trouvé des secours de toute espee. La joye éclatait déjà dans cette province sur le visage des amis de son parti, qui avaient la cruauté de contempler avec satisfaction les calamités qui menaçaient leur patrie ; les autres étaient livrés à la consternation du désespoir, & parlaient de fuir & d'abandonner leurs foyers : tant le découragement avait maîtrisé les esprits, & tant on doutait que le ciel même pût empêcher la chute de l'état. Cependant le Prince de Cobourg marche & sauve encore une fois cette République, qui semblable à un vaisseau sans mats & sans agrès, battu par la tempête, n'attendait que le moment de s'abimer dans les flots, ou de s'entrouvrir contre les écueils qui l'environnaient : la main d'un Dieu bienfaisant pouvait seule le soustraire au danger qui le pressait & le conduire au port qu'il n'espérait plus de revoir.

Si de pareilles leçons sont infructueuses, si des événemens aussi terribles ne persuadent pas le gouvernement des maux qui sont prêts à le frapper, faute d'une armée qui puisse répondre de

sa sûreté; si, dis-je, tant de circonstances défastreuses sont perdues pour son expérience, il ne reste plus qu'à verser des larmes sur ce peuple infortuné, qui bientôt fera rayé de la liste des nations, deviendra la proie des factieux, verra dissiper ses trésors, anéantir son commerce, & retombera dans l'obscurité dont l'avait tiré son industrie, sa valeur & ses vertus.

Si l'on éprouvait quelque incertitude quant à la manière d'organiser un corps de troupes respectables, sur lequel pût reposer tranquillement le sort de l'état, on en trouvera le modèle dans cette armée héroïque, dont tous les mouvemens, toutes les entreprises sont couronnées par la victoire, & qui ferait la conquête de l'univers si elle appartenait à un monarque ambitieux; mais qui plus fortunée que si elle subjuguait le monde, est destinée à rendre la paix à l'Europe, & à la purger de cette horde de brigands qui a osé provoquer sa vengeance. La constitution des troupes Autrichiennes n'est ni locale ni éphémère; elle ne dépend ni des circonstances, ni des événemens; le génie qui les anime n'est point

étranger à leur existence ; elles vaincront sur les rives de la Seine , comme elles ont vaincû sur les bords du Danube ; elles abattront l'étendart tricolore comme elles ont fait trembler le croissant. Elles ont l'avantage , il est vrai , d'être composées de nations belliqueuses , attachées à leur souverain , qu'elles servent autant par zèle que par devoir : mais leur organisation sage , les talens , la bravoure de leurs chefs , sont autant que leur composition , les garants infaillibles de leurs succès.

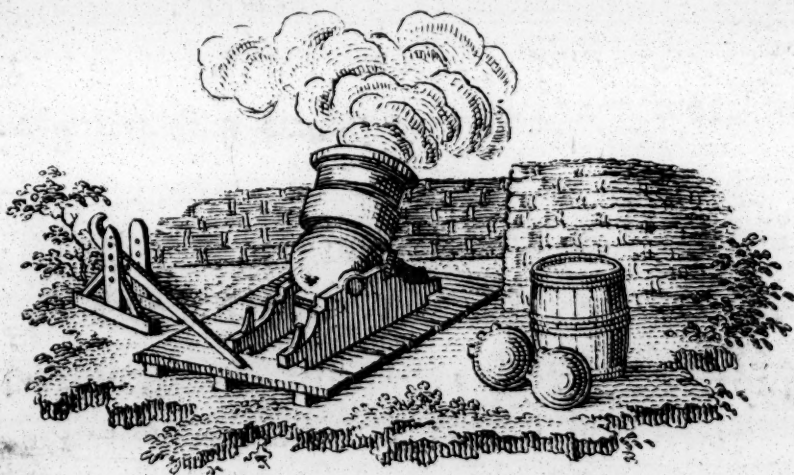
Si pour former l'armée Hollandaise on a besoin de Généraux , on en trouvera des modèles aussi dans celle dont je viens de parler : la plupart sont dignes de servir d'exemple ; il en est un surtout dont je n'entends jamais prononcer le nom sans être pénétré du plus profond respect ; cette vénération qu'il m'inspire n'est pas le fruit de ses conquêtes ; mais de cette retraite inouïe , merveilleuse , qu'il a effectué avec douze à quatorze mille soldats , à peine pourvus de pièces de campagne , devant une armée de quatre-vingt mille hommes , commandée par un chef auquel on ne

peut au moins refuser le mérite d'avoir scû électriser ses soldats; d'une armée enivrée de la victoire éclatante qu'elle venait de remporter, & hérissée de l'artillerie la plus pésante, servie par les débris d'un corps qui fut toujours regardé comme parfaitement instruit. Lorsque j'admire le Général Clairfait, accomplissant cette retraite brillante depuis Mons jusqu'au Rhin; conservant pendant l'hiver entier la Roër entre l'ennemi & lui; disputant jusques-là le terrain pied à pied, & semblant ne l'abandonner jamais qu'à son gré; retardant avec art la dévastation du Hainaut, de la Flandre, du Brabant, du pays de Liège: quand je vois ce Général parvenir à Cologne, sans avoir été entamé, sans avoir perdu un seul chariot, un seul canon; obtenant même à chaque instant les légers succès que sa position lui permettait de tenter; je suis forcé de m'écrier avec l'accent de l'admiration: „ Conquérans
„ immortels dont les noms décorent les fastes
„ de l'histoire! vous dont les exploits ont étonné l'univers! j'admire vos travaux glorieux!
„ mais je ferais moins jaloux d'avoir le front

54 *Essai sur l'Armée Hollandaise.*

„ ceint des lauriers que vous avez cueilli , que
„ d'avoir fait la retraite que le Xénophon de nos
„ jours vient d'effectuer avec ses douze mille
„ guerriers!”

F I N.



J. D. S. sculp.

2
2
0

1

